

MARCHES CAPTIFS ET DETTE FICTIVE,
LE CAOUTCHOUC EN AMAZONIE BRESILIEUNE OCCIDENTALE

en annexe:

Commentaire sur le sens du mouvement seringueiro

Belém, juin 1991

Christian Geffray

ORSTOM - Museu Goeldi
CP 399 - 66000 BELEM (PA)

MARCHES CAPTIFS et DETTE FICTIVE,
LE CAOUTCHOUC EN AMAZONIE BRÉSILIENNE OCCIDENTALE

Les liens sociaux exposés ici ne sont pas historiquement originaux. Ils sont une modalité de "soumission formelle du travail au capital marchand" - selon l'expression de K. Marx -, qui s'actualise fréquemment en lisière du marché, sous la dénomination plus commune d'"économie de traite". Jusqu'à nos jours, la grande majorité de la population amazonienne demeure en lisière du marché.

Dans le cas du caoutchouc, l'ouverture et l'entretien des sentiers d'hévéas lient durablement le patron à un domaine et à une équipe stables, et l'astreignent à des tâches spécifiques qui le conduisent à se distinguer du marchand, et même souvent à s'opposer à lui. Cette condition particulière a-t-elle généré la claire conception de l'univers social éclos sur les haut-fleuves à la fin du siècle dernier, favorisant l'usage, assez répandu, d'une expression approximative pour le qualifier: "semi-esclavage", voire "esclavage"?... La présentation fréquente de la condition du seringueiro comme "système d'endettement", ne paraît pas non plus satisfaisante. La dette joue un rôle décisif mais second, au regard de la constitution préalable de marchés captifs, principes fondateurs, comme on va le voir, de la société des haut-fleuves.

Cette réflexion permettra d'introduire par ailleurs une série d'interrogations, portant sur la condition actuelle des seringueiros, formulées à l'issue d'un récent et bref séjour dans l'Etat de l'Acre (1). Il ne semble pas en effet

1 J'ai pu remonter le Haut-Jurua, l'Amônia, le Bagé et l'Envira en Avril et Mai 1991, grâce en particulier à l'aide de Antonio Macêdo, du Conseil National des Seringueiros, et de Sydney Possuelo, responsable du Département des Indiens Isolés de la FUNAI, que je remercie ici. Des visites ont pu être effectuées dans les Aires Indigènes Campa (Asheninka) de l'Amônia, Jaminaua-Arara du Bajé, à la coopérative de la Réserve d'Extraction du Haut Jurua et au poste d'attraction d'Indiens

que le sens véritable du mouvement seringueiro coïncide avec celui que leur attribuent ses dirigeants.

la clientèle captive

Les seringueiros achètent et vendent tout ce qu'ils ont à vendre et à acheter à leur patron, à l'exclusion de quiconque. Et celui-ci ne les perçoit et ne les désigne jamais autrement que comme ses "clients" (*fregueses*), comme si la relation marchande particulière et exclusive qu'il entretient avec eux comptait plus à ses yeux que leur activité concrète sur son domaine: la collecte du latex de ses hévéas. Mais une relation marchande peut-elle être exclusive sans cesser d'être marchande?...

Aujourd'hui encore, lorsqu'un commerçant fluvial (*regatão*) accoste au pied de la cabane d'un seringueiro pour lui échanger un kilogramme de sucre ou de sel, une casserole ou une machette contre son caoutchouc, celui-ci doit souvent conclure la transaction en cachette, à l'insu de son patron. Il s'exposerait autrement à des mesures de rétorsion désagréables, voire à l'expulsion de sa *colocação*, de son foyer. Afin de soustraire le caoutchouc à la convoitise des marchands ambulants et de s'en réserver l'achat exclusif, les patrons n'hésitaient pas naguère à les intimider brutalement, avant qu'ils ne viennent débaucher leur "clientèle". Ils ne combattaient d'ailleurs pas la seule concurrence des négociants fluviaux, ils répugnaient à toute concurrence entre eux-mêmes, afin de ne pas manquer au principe qui conditionne, comme on va le voir, leur activité commune. C'est en vertu d'une convention tacite analogue, qu'aucun patron n'acceptait de s'attacher les services d'un nouveau "client", si celui-ci ne pouvait garantir le solde de toutes les dettes contractées avec un ancien patron (2).

D'autres faits sont révélateurs, à leur manière, du lien très particulier des habitants du seringal avec le marché. De nos jours encore, par exemple, les paysans riverains des vallées de l'Envira ou du Tarauaca vendent rarement leur produit, la farine de manioc, aux seringueiros voisins: ils la cèdent aux patrons qui, à leur tour, la

isolés de la FUNAI, à l'embouchure du Xinane sur le Haut-Envira, au cours desquelles j'ai pu rencontrer de nombreux seringueiros. Ce voyage a été réalisé dans le cadre du programme "Expansão da fronteira agrícola na Amazônia, organização do espaço e transformação da estrutura agrária" (accord de coopération scientifique ORSTOM-CNPq) développé au Museu P. E. Goeldi de Belém, dont l'objet, comme son titre l'indique, débordé la seule question seringueiro. Je tiens à remercier également Ricardo Meirelles (sertanista de la FUNAI) et Margaret Mendes (anthropologue de l'Université de Campinas) pour leur aide, leur lucidité et leur confiance.

délivrent à leurs "clients" en échange du caoutchouc (3). En cas de dette contractée par un seringueiro auprès d'un autre (qui lui a réparé son fusil par exemple), il est remarquable que la valeur de la prestation est évaluée, là aussi, en équivalent-caoutchouc. Et il n'est pas question que le bénéficiaire du service rétribue son collègue en lui cédant directement son caoutchouc: il va chez le patron afin que celui-ci débite son compte et crédite celui de son compagnon. La dette envers le patron s'alourdit pour celui qui a fait réparer son fusil, tandis que celle du bricoleur diminue. On prétend que certains patrons perçoivent des intérêts sur ce type de transactions...

Bref, qu'il vive en 1911 ou en 1991, immigré Cearense ou né dans le bourg voisin, le seringueiro qui travaille sur les sentiers d'hévéas d'un patron se trouve *ipso facto* projeté - et confiné - hors de la sphère marchande ordinaire. Très peu de numéraire circule sur les seringais, et de nombreux seringueiros ne disposent d'aucune réserve monétaire: toutes les transactions s'effectuent au magasin du patron en équivalent-caoutchouc (4). Les conditions

3 Les pratiques contemporaines évoquées ici se situent à plusieurs jours de navigation (piroque ou barge à moteur de poupe) en amont des bourgs de Tarauaca ou Feijo: la distance a permis de préserver jusqu'à nos jours une intégrité des marchés captifs qui ne se vérifie plus à proximité des agglomérations. Ceci témoigne de l'importance des facteurs d'ordre géographique dans ces dispositifs marchands: les grandes distances, les difficultés d'accès et, en général, de circulation, en favorisent la formation (Philippe Léna, 1991).

Rappelons qu'à la fin du siècle dernier, au tout début de la ruée sur le caoutchouc des hauts-fleuves, les seringueiros (pour la plupart nordestins célibataires) n'étaient pas autorisés à entretenir un champ vivrier. Les champs clandestins étaient détruits par les employés patronaux, toutes les denrées étaient importées de Manaus et Belém (la fabrication d'un mélange de viande de boeuf et de lamantin en boîte, destiné à pourvoir à l'alimentation des seringueiros, est probablement à l'origine de la rareté des lamantins dans le bassin amazonien).

Dès la première grande crise du caoutchouc (années 1910), les seringueiros disposaient déjà pour la plupart d'un petit champ vivrier. Les profits des patrons se réduisant drastiquement, il devenait néanmoins plus avantageux de laisser se former un petit "marché" vivrier local, que de continuer d'importer les denrées que les seringueiros ne parvenaient pas toujours à produire eux-mêmes. Des petits paysans, appelés barranqueiros, se sont consacrés à la production vivrière, exploitant parfois marginalement un sentier d'hévéas.

4 Les marchands fluviaux se font payer eux aussi en équivalent-caoutchouc. En fait, les regatoes entrent moins en concurrence avec les patrons qu'ils ne détournent à leur profit les effets lucratifs du marché captif mis en place par eux. Ils étaient du reste plus perçus comme des parasites du seringal, "volant" le bien des patrons, que comme des concurrents. Historiquement, certains regatoes sont venus du

particulières dans lesquelles s'effectuent les échanges rendent superflu l'usage de la monnaie, en même temps que l'absence de celle-ci garantit la constitution et la perpétuation de la captivité du *seringueiro* en tant que "client". L'absence de circulation monétaire dans l'enceinte du seringal peut être envisagée comme le résultat de la formation de celui-ci à l'extérieur du marché libre ordinaire, mais aussi comme un des éléments permettant de le constituer comme tel: captif (5). Mais pourquoi un marché captif?

l'accumulation

Le patron se tourne d'abord vers le marché ordinaire, au bourg, où il achète un certain nombre de biens: couteaux, munitions, sel, sucre, huile, pétrole, vêtements (6)... Il

Portugal, et beaucoup de l'ancien empire Ottoman (Palestine, actuels Liban et Syrie), d'où leur dénomination jusqu'à nos jours: "turcos".

5 La fin du "cativeiro", pour certains *seringueiros*, correspond au moment à partir duquel ils ont pu librement acheter au *regatão* ou au *marreteiro* local, sans craindre les foudres patronales (ils datent ce changement du milieu des années 80, sur la rive gauche de l'Amônia - la rive droite fait actuellement partie de la "réserve d'extraction" du Haut-Jurua, où les patrons furent contraints récemment à la vente obligatoire de leurs seringais).

Notons que dans certaines *fazendas*, le système de paiement où les *peoes* sont contraints d'acheter leur nourriture au magasin du *fazendeiro*, à des prix parfois exorbitants, est dit "cativo". On l'oppose ainsi au contrat dit "livre", aux termes duquel les *peoes* sont nourris sur la *fazenda* et leur salaire amputé d'une somme forfaitaire, (cf. "Peoes e Garimpeiros, terra e trabalho no Araguaia", *Cadernos do Cedi* n°11, 1983 p.19) .

6 C'est la situation actuelle. Dans les premières décennies de l'exploitation du caoutchouc, le patron venait lui-même en bout de chaîne d'*aviamento* (d'approvisionnement): de grandes maisons marchandes de Manaus et Belém lui vendaient les biens qu'il achète aujourd'hui aux magasins du bourg, et lui achetaient son caoutchouc.

Les profits réalisés sur l'exploitation du caoutchouc étaient jadis fabuleux. Mais je ne prends pas en considération ici l'appareil de ponction qui a parasité le flux de ces richesses, en se modifiant historiquement avec leur reflux (disparition des grandes maisons marchandes, apparition d'une rente sur le modèle foncier, mise en gérance des seringais etc.). Je m'occupe exclusivement du lien tissé entre les *seringueiros* et l'entité patronale qui s'interpose entre eux et le marché, indépendamment des variations des conditions dans lesquelles les patrons eux-mêmes ont eu accès à ce marché. La figure patronale a traversé ces mutations en demeurant inchangée aux yeux des

n'envisage pas de revendre ces biens à quiconque lui en offrirait un bon prix, il ne se comporte pas comme un marchand normal: sitôt son achat réalisé, il tourne le dos à la population anonyme des clients ordinaires, ignore jusqu'à ceux qui pourraient lui permettre de réaliser une bonne affaire pour s'adresser exclusivement à ses "clients" personnels. Ces biens leur sont en réalité destinés, le patron sachant que la plupart ne dispose pas des moyens de les payer. Les couteaux, les godets, les munitions etc. constituent le minimum indispensable à la subsistance et au travail de ses *seringueiros*, et l'achat de ces biens sur le marché n'a de sens, dans son esprit, que dans la mesure où ils leurs sont d'abord remis: ce sont les *ingrédients requis par la mise en oeuvre de leurs activités productives*, et celles-ci constituent l'objet de toute son attention. Il importe avant tout que les "clients" disposent des moyens de subsister et des outils pour travailler, afin qu'ils se mettent à l'ouvrage... Seul le magasin patronal leur donne accès à ces biens vitaux...

Mais le latex, produit du travail réalisé en usant et consommant ces biens, est voué à la vente sur le marché. Il n'est d'aucune utilité pour les *seringueiros* qui dépendent à nouveau de leur patron, propriétaire d'un bateau et seul en mesure d'acheminer le caoutchouc pour l'échanger au bourg en fin de saison. La socialisation du produit de leur travail sur le marché leur échappe; les patrons s'en sont réservé collectivement le monopole, de telle sorte que la population des "clients" ne peut les mettre en concurrence entre eux, ni avec d'autres éventuels acquéreurs. Les patrons ne sont pas des "vendeurs" normaux aux yeux de leurs "clients", ils ne sont pas non plus des "acheteurs" comme les autres...

Les patrons dépendent du marché, où ils se procurent les marchandises délivrées dans leur magasin et où ils vendent le caoutchouc remis par leurs "clients". Mais ils n'exercent pas leur art comme des marchands ordinaires oeuvrant concurremment au sein d'un marché libre, ils achètent et vendent à la limite extérieure du marché, selon des procédures contrevenant aux principes communs de la circulation et de l'accumulation marchandes. Toute concurrence face aux clientèles est bannie, par convention ou concertation, par l'ensemble des patrons. Ils verrouillent ainsi collectivement tout accès libre au marché de la population des "clients", tout en se constituant par là, aux yeux de leur "clientèle" respective, comme le vecteur unique, exclusif et ombilical, de l'accès aux marchandises produites et vendues dans un autre monde, et acheminées par eux jusqu'aux *seringais*.

L'ensemble du dispositif repose ainsi, en définitive, sur le contrôle exclusif des moyens de la circulation du produit: *moyens d'échange et de transport* (argent et, essentiellement, bateaux motorisés). Tel est le principe en

"clients": ce sont les composantes de cette permanence qui sont ici envisagées.

vertu duquel semble se constituer la puissance sociale du patron et la dépendance de ses "clients", qui permet au premier de se soumettre en retour l'activité productive des seconds. Car c'est naturellement à cette vente finale du caoutchouc produit par les "clients", que l'achat initial des biens de consommation et de production se trouve valorisé aux yeux des patrons. Un profit est alors dégagé qui a motivé leur entreprise et la mise en oeuvre de l'ensemble du processus - le débours initial d'argent sur le marché pouvant être assimilé à l'investissement d'un capital.

Mais que revient-il au "client" à l'issue de ce processus (7)? C'est un fait d'observation commune: les seringueiros se retrouvent en fin de saison au même point qu'au départ, quels que soient les prix pratiqués sur le marché, indépendamment même de l'ampleur et de la qualité de leur production. Pour leur part, ils n'accumulent jamais. Si l'on s'en tient au résultat, les transferts de produits au sein du marché captif se résolvent en ceci, que le "client" cède la totalité du fruit de son travail à son patron tandis que celui-ci lui remet les biens nécessaires à sa subsistance et à son travail afin d'amorcer une nouvelle saison, et ainsi de suite. Le dégagement d'un profit par le patron paraît simple: il suffit que le résultat de la vente du caoutchouc des "clients" sur le marché dépasse le coût des biens de consommation et de production achetés pour ceux-ci, c'est-à-dire les coûts de la reproduction de la force et des moyens de travail. A ces dépenses, il convient d'ajouter les frais de transport des produits entre le marché captif (seringal) et le marché libre, l'entretien des employés de maison, forestiers (mateiros, chargés d'ouvrir les sentiers d'hévéas, de contrôler le travail des seringueiros - en particulier la qualité des incisions sur les arbres) etc. Ou si l'on préfère, le profit du patron croît et décroît en raison directe de l'écart entre:
- le revenu de la vente finale du caoutchouc des "clients" sur le marché,

7 Le patron ne peut guère peser sur les prix qui lui sont proposés sur le marché ordinaire. Sans doute parvient-il, s'il est malin, à dégager quelque bénéfice marginal: en achetant les biens de consommation et de production les moins chers possible, et en vendant le caoutchouc de ses clients au plus offrant, s'il le peut. Mais ce n'est pas sur le marché, face à des commerçants expérimentés et professionnels de la véritable accumulation marchande, que le patron va pouvoir dégager le profit significatif qui motive son entreprise. On doit même considérer que, acheteur en fin de course des produits manufacturés, il les paie sur le marché au prix fort et, premier véritable vendeur du caoutchouc sur ce même marché, on lui en donne le plus faible prix possible. C'est évidemment ailleurs, au sein de son petit marché privé et en vertu des "échanges" très particuliers qu'il y effectue avec sa "clientèle" captive, que le patron dégage un profit.

- et l'investissement initial: les coûts de la reproduction de la force et des moyens de travail des mêmes "clients", additionnés de ceux de l'entretien du personnel spécialisé et de la circulation des biens entre les marchés libres et captifs (8).

L'existence d'un tel écart est la condition et la limite de l'accumulation patronale: la coïncidence entre le prix de vente sur le marché libre de la production moyenne d'un "client", et le coût sur ce même marché des biens indispensables à la reproduction de sa force et de ses moyens de travail, annulerait la marge du profit (9).

la fiction marchande

Comment le patron parvient-il à s'approprier la totalité du profit ainsi dégagé, donc à maintenir ses "clients" à la limite de leur reproduction physique, indépendamment des variations des prix sur le marché? Et comment ces derniers acceptent-ils de soumettre leur travail, extrêmement pénible, à un régime d'extorsion d'apparence aussi intégral? Les transferts entre patrons et seringueiros sont bien, en substance, tels qu'ils viennent d'être évoqués, mais ils ne s'effectuent pas sous cette forme, et ne sont donc pas perçus sous cet angle. Il n'existe aucun acte effectif correspondant à la remise des moyens de subsistance et de travail, ou à celle de la totalité de la production. Les biens de consommation ne sont pas remis aux seringueiros par leur patron mais vendus à ses "clients", et la production de ceux-ci n'est pas appropriée mais achetée par le patron ; tout ce que les "clients" voient, c'est une série d'échanges avec le patron revêtant une forme marchande. C'est par le truchement de cet échange marchand, qui rend difficilement perceptible le sens et la nature des transferts effectifs, que le patron procède à l'appropriation de son profit. En effet, fort de ses relations exclusives au marché libre il est en position de fixer librement les prix au sein de son "marché" privé: il lui suffit alors de hausser le prix de vente des biens à ses "clients", et de baisser le prix d'achat de leur production, jusqu'à les faire coïncider ensemble. Les prix imposés à la discrétion du patron sont tels en effet que, quelle que soit

8 Il est inutile de s'attarder ici dans le détail. Insistons seulement sur le fait que ces dernières dépenses, par lesquelles le patron acquiert la *propriété des moyens de la circulation des biens*, sont le coût de sa puissance sociale.

9 La situation actuelle, alors que les mateiros et divers employés ont disparu, est proche d'un tel collapse, qui explique la relative faiblesse sociale des patrons (voir seconde partie).

leur production, les meilleurs seringueiros auront produit juste assez pour perpétuer leur existence productive.

Les anecdotes son innombrables, qui relatent comment le patron argumente le prix exorbitant exigé pour ses marchandises, et celui, dérisoire, offert pour le caoutchouc de ses "clients". Il ment sur le prix du marché, sur les coût du transport, sur la qualité du caoutchouc, sur la tare etc. La littérature est abondante sur ce thème et je ne m'y arrêterai pas (10). En somme, fort de son monopole sur les moyens de la circulation du produit, le patron fixe la contre-valeur-caoutchouc des marchandises délivrées aux "clients", et cette libre décision sur le coût en caoutchouc de la reproduction des moyens et de la force de travail de ceux-ci (à quoi se réduit l'usage des biens vendus), est le mécanisme et la forme comptables, à travers lesquels s'effectue l'extorsion de leur surtravail. A l'issue de la vente du caoutchouc sur le marché, le patron s'est en effet approprié la totalité de la valeur marchande du produit du surtravail de ses "clients".

L'échange marchand est la forme que revêtent les transferts de biens au sein du marché captif. Il permet d'accréditer l'équivalence de la valeur de la production du "client", avec celle des biens indispensables à sa subsistance et à son travail. Mais cette fiction, portant sur les valeurs relatives des transferts, est indissociable d'une autre, plus fondamentale, portant sur le contenu même de ce qui est échangé. Car à l'issue de l'ensemble du processus exposé ici, on remarque qu'un échange marchand à bien été réalisé: au-delà de l'échange des marchandises et du caoutchouc, le patron a bel et bien acheté la force de travail de ses "clients", qu'il a payé à son coût de son entretien sur le marché. Pourtant ce dernier échange, le seul véritable échange marchand, est invisible aux yeux des "clients": les transactions à travers lesquelles il s'effectue, qui révèlent ici leur caractère fictif, n'en structurent pas moins la perception collective de l'ensemble des parties de ce dispositif social - patrons et "clients". La fiction marchande est constitutive du lien social envisagé ici, dès l'instant où il se tisse entre un patron et un nouveau "client"...

10 Comme le remarque Terri Vale de Aquino (1977: 56-58), le patron "vole" sur le prix des marchandises, le prix du caoutchouc, le loyer de sentier, le poids du caoutchouc, la tare (perte de poids anticipée du caoutchouc, du fait du séchage), le prix du transport...

la dette imaginaire

Au départ, le nouveau "client" se présente pourtant les mains vides, sans argent et sans le caoutchouc qu'il n'a évidemment pas encore produit. A ce moment initial, le patron semble procéder effectivement à la remise des biens de subsistance, qu'il a achetés sur le marché et qui constituent une part de son investissement - il semble payer sans fard l'entretien de la force de travail de son "client", au seuil de sa première saison productive. Mais la remise des biens de subsistance, qui amorce le processus, n'est nullement perçue comme telle. Elle s'effectue d'emblée dans le cadre de la mise en scène marchande: le "client" est réputé "acheter" les biens remis par le patron et, s'il n'en a pas les moyens, il fait inscrire sur le Livre de Comptes patronal le montant inaugural de sa dette.

Or, et c'est encore un fait d'observation commune, les seringueiros ne parviennent pas, ou très exceptionnellement, à solder cette dette primitive qui les engage vis-à-vis de leur patron plus sûrement qu'un impérieux contrat. Pourquoi? Compte tenu des mécanismes qui président à la formation des prix au sein du marché captif, l'insolvabilité de la dette inaugurale suppose que le patron, maître des prix, fixe la valeur-caoutchouc de la force de travail de ses "clients" en fonction du seuil de productivité maximum de ceux-ci dans son seringal (ou dans la région), en sorte que seuls les meilleurs d'entre eux parviennent à approcher le solde de la dette. Le patron se garantit ainsi un profit optimum tout en préservant la crédibilité de la fiction marchande. Surtout, le débit de ses "clients" exerce alors sa véritable fonction, qui n'est pas financière mais toute entière sociale: la dette est reconduite et vient perpétuer la pression patronale sur le "client" de productivité moyenne; elle s'accroît et vient sanctionner la faiblesse relative de la productivité d'un "client" insuffisant, sur lequel s'alourdit le joug patronal; elle diminue et atténue le poids des obligations d'un seringueiro consciencieux et assidu; elle rive enfin la totalité de la clientèle, les paresseux comme les acharnés, au seringal. Elle offre ainsi le cadre symbolique et institutionnel dans lequel la captivité des "clients" revêt une signification collectivement reconnue et acquiert une légitimité.

On comprend dès lors pourquoi la dette apparaît comme "structurelle" aux observateurs, et pratiquement insolvable: elle ne résulte pas de l'ajournement d'une véritable créance marchande, son montant s'établit, dans les limites imposées par les contraintes extérieures du marché libre, en raison d'un rapport de force social tissé au sein du marché captif. Pour que le "client" parvienne à solder sa dette, il lui faudrait prendre son patron au jeu de ses propres écritures, et travailler dès lors plusieurs années de suite bien au-dessus de la productivité moyenne de ses pairs. Certains y parviennent il est vrai, non sans fierté...

Le principe de la dépendance sociale du seringueiro gît, on l'a vu, dans l'exclusion concertée du marché, qui le confine dans l'enceinte d'un marché fictif autant que captif - le seringal - face à son patron devenu le vecteur unique et ombilical de son accès aux biens produits et vendus dans un autre monde. Corrélativement, la puissance sociale de ce dernier provient du contrôle exclusif qu'il exerce sur les moyens de la circulation de ces biens. Pourtant, comme on vient de le voir, les mécanismes de l'appropriation du produit du surtravail effectué dans ce cadre sont tels, que ceux qui y sont soumis perçoivent mal l'origine du joug qui pèse sur eux. Ils n'éprouvent les rigueurs de leur dépendance, et ne se soumettent aux exigences de leur patron, qu'en vertu de la contractation et de la perpétuation d'une dette marchande à son endroit. Cette dette n'est que la forme comptable de la dépendance, mais seule cette forme est perçue par les partenaires du lien social - patrons aussi bien que "clients" -, et non le rapport effectif d'extorsion. Et c'est en vertu de cette forme que le lien social se trouve conçu et institué dans leur esprit. Le patron s'autorise de la dette comme il le ferait d'une loi, afin de rappeler son dépendant à l'ordre de ce qu'il lui doit, lequel se heurte aux exigences chiffrées de sa dette comme aux murs de sa prison. Il a lui-même contresigné son débit en apposant une croix, ou "dessiné son nom", sur le Livre de Comptes, et le patron sait à tout instant invoquer ses "Ecritures" pour asséner ses ordres en toute légitimité. La vérité de la condition du seringueiro n'est pas accessible à la formalisation dans son discours: sa dette est indiscutable. S'il ne parvient pas à la solder et s'il ne veut pas mourir sur le seringal, il n'a d'autre issue que la fuite. Et s'il fuit, il fuit comme un coupable, à ses risques et périls (il arrivait qu'on tuât les fugitifs), avec le sentiment d'avoir failli à ses obligations.

Mais les "clients" restent, pour la plupart, sur le seringal. Les premiers seringueiros, à la fin du siècle dernier et jusqu'aux années 1920, sont parvenus à se procurer une épouse, jeune Indienne épargnée lors d'une *correria* ou fille des rues de Manaus ou Belém acheminée jusqu'aux hauts fleuves aux frais des patrons... Les conditions dans lesquelles ils ont pu fonder une famille, et se pourvoir ainsi d'une domesticité et d'une descendance vitales, mériteraient d'être mieux connues. En tout état de cause, des enfants sont nés sur le seringal, qui ont épousé plus tard ceux des "clients" voisins. Les saisons ont succédé aux saisons et, au fil du siècle, des générations de "clients" se sont perpétuées, souvent sur le même marché captif, asservi aux Comptes du même patron, ou à ceux de son fils... Les seringueiros ont renoncé à discuter l'indiscutable: le chiffre de la dette qui les enchaîne au seringal, aussi sûrement que la lettre de la loi. Ils

remettent à la fin de chaque été leur récolte de caoutchouc au patron, assurés qu'ils sont de recevoir en retour, quelles que soient les variations de leur débit sur le Livre, les biens indispensables à leur subsistance et à leur travail pour la saison prochaine. Beaucoup, parmi les fils et petit-fils des premiers venus, n'ont peut-être jamais songé à mettre en cause leur étrange condition, puisqu'ils n'ont même pas, pour leur part, éprouvé l'expulsion du monde marchand: ils sont *nés hors du monde* (11). L'horizon historique, social et culturel de la population des "clients" s'est refermé comme la nuit sur le seringal et les hauts fleuves, où personne n'apprend jamais à lire ou à compter. Les virtualités mystifiantes des Écritures patronales ont pu s'épanouir d'autant plus librement qu'elles s'exposaient aux yeux d'analphabètes persuadés qu'elles renfermaient l'indéchiffrable équation de leur destin.

Il est remarquable que la fascination pour le Livre de Compte patronal s'exerce également aux yeux de nombreux voyageurs et observateurs qui ont visité les hauts fleuves, pour les mêmes raisons imaginaires qui captivent l'attention des seringueiros. Comme eux, ils buttent et s'arrêtent sur la dette, l'examinent sous tous ses angles et s'y perdent finalement, lorsqu'ils croient y découvrir l'explication de ce qu'ils dénomment, faute de mieux, "semi-esclavage". Ils parvinrent souvent à mettre en évidence l'ampleur des bénéfices patronaux de naguère, et ils eurent à coeur de les révéler comme s'ils administraient la preuve d'une sorte de "vol" du "client". Mais comme on vient de le voir, le lien social d'extorsion n'est pas réductible à une escroquerie - sauf à renoncer à le comprendre. Le Livre est l'inscription d'une fiction comptable, qui est elle-même la forme revêtue par des transferts matériels et des liens sociaux plus profonds - en ce sens il s'apparente à une institution. Il contribue à masquer la nature et le sens véritables de ces liens, tout en leur assignant une signification collective reconnue - mais imaginaire - à laquelle le chercheur ne devrait pas souscrire sans exercer sa critique.

11 La radio - tant que les piles fonctionnent - est le seul lien tangible et régulier avec le reste du monde. Mais il est si ténu, et les nouvelles parfois si fantastiques à leurs oreilles, que certains auditeurs ne peuvent se départir du soupçon qu'on leur bâtit un monde fantaisiste. Certains seringueiros, âgés de quarante ans, n'ont jamais vu le bourg, Feijo, Tarauaca ou Cruzeiro do Sul, une automobile ou une route asphaltée. Ils connaissent le fleuve et les igarapé, sur lesquels ils reconnaissent la barge du patron ou du regatao, mais ils vivent eux-mêmes dans le "centre", en forêt, à deux jours de marche parfois du fleuve. Les colocações du "centre" sont réputées "bom de leite", plus productives en latex que celles situées à proximité du fleuve, exploitées depuis des décennies. Ces familles perdues dans le siècle comme au coeur de la forêt vierge, sont les ultimes appendices fossiles d'un dispositif marchand archaïque.

patron pater

C'est à l'intérieur d'un tel dispositif imaginaire que les contours d'une figure patronale se dessinent aux yeux de la "clientèle" captive. Et cette figure, comme on va le voir, n'est pas toujours malveillante. Car le patron, imperturbablement, renouvelle son "avance" au seuil de chaque saison nouvelle, indépendamment des aléas du débit de ses "clients". Sa patience semble infinie: il ne se formalise pas de reconduire perpétuellement la dette de ses dépendants, et de ne jamais se faire "restituer" la totalité de son "avance", et de voir même, plus souvent encore, se creuser sa créance. Le "client" peut se féliciter de cette bienveillance à son endroit... Il est parfois même confondu par la mansuétude de son patron lorsque celui-ci, en dépit de la dette, condescend à lui remettre un jour quatre comprimés de quinine pour son enfant impaludé; lorsqu'il l'autorise une autre fois à naviguer gratuitement sur son bateau; lorsqu'un autre jour enfin, il lui "avance" le montant des honoraires de l'arracheur de dents... À chaque effet de la bonté de son patron, le seringueiro prend plus intimement la mesure de sa condition d'obligé.

La dette est grosse d'un tel effet social: le patron est l'éternel dépositaire d'une créance insolvable en son principe, en sorte que le plus menu service offert par lui à son "débiteur", au coût le plus dérisoire, s'effectue à l'encontre et aux dépens du sentiment de réciprocité. Un tel acte ne peut que renchérir la dette imaginaire, faire reculer l'horizon d'une inaccessible parité sociale, et mettre un peu plus son destinataire à l'épreuve de sa dépendance: c'est un tour de vis supplémentaire qui le rive d'autant plus fermement à ses obligations, que celles-ci revêtent un caractère plus strictement personnel. Le patron, agent et bénéficiaire direct de l'extorsion, peut ainsi prendre aux yeux de sa victime la posture inverse d'un être d'exception, bon et magnanime.

Mais la perception sociale des transferts matériels sur le seringal, sous la forme d'"avances" et de "restitutions" (de biens réputés équivalents), contribue d'un autre point de vue encore à façonner la figure patronale. En vertu du monopole exercé par le patron sur l'accès au marché libre, celui-ci se trouve en effet porté au pôle d'un dispositif d'apparence prestataire-redistributif: il reçoit cycliquement la production de caoutchouc de ses dépendants avant de leur en redistribuer l'"équivalent" sous forme de biens manufacturés. Du moins les "clients" sont-ils enclins à accrédi-ter cette image lorsqu'ils ont été asservis aux comptes du même "bon" patron depuis plusieurs générations, et que ce dernier a su leur faire accroire la vérité des

"prix" qu'il impose sur son marché captif. Dans l'esprit de tels "clients", il appartient au patron d'effectuer la substitution du caoutchouc par les biens vitaux qu'ils attendent en retour. Ils dépendent de cette capacité unique de leur patron à réaliser les transactions lointaines qui les relient au monde marchand, et ils lui sont reconnaissants d'accomplir pour eux un tel office. Propriétaire des bateaux, des moteurs, du capital, dépositaire des contacts commerciaux et d'un savoir-faire qui échappe à ses "clients", le "bon" patron les oblige une fois de plus au moment précis où il les extorque. Car ceux-ci ne voient pas que cette prérogative marchande résulte de leur expulsion du marché par les patrons, qui ont imposé collectivement leur monopole. Au contraire, ils ne perçoivent rien d'autre ici que l'exercice d'une autorité personnelle de leur propre patron, dans un domaine où sa nécessité leur apparaît la plus évidente. C'est dans le lieu même où se noue leur dépendance fondamentale, que les seringueiros éprouvent leur condition d'obligés comme une disposition presque naturelle: là où leur patron s'érige entre eux et le marché, au pôle d'une substitution vitale à leurs yeux, et au-delà de la fiction d'une dette financière.

Le patron paraît donc situé au pôle d'une relation perçue comme prestataire ; son autorité s'exerce en assurant la redistribution de biens spéciaux qu'il garde par devers lui, et dont il s'est réservé l'accès exclusif ; ses prérogatives se conçoivent collectivement comme procédant d'une dette imaginaire, insolvable en son principe, et en raison de laquelle chaque dépendant s'éprouve personnellement comme son éternel obligé... Certaines des formes majeures de l'autorité domestique semblent ainsi rassemblées sur le personnage patronal, dont elles contribuent à façonner l'image sociale. Compte tenu de cette analogie formelle, il n'est pas surprenant que l'institution ordinaire de la vie et de l'autorité domestiques, la parenté, soit sollicitée à l'occasion pour fournir une interprétation avantageuse de l'ensemble de l'édifice social. De fait, le patron n'hésite pas à en convoquer l'artifice (lorsque ce n'est pas le "client" qui prend l'initiative), dès lors que le réseau des obligations est durablement enraciné autour de sa personne, ou pour contribuer à cet enracinement. Chaque enfant né dans la famille d'un "client" du seringal devenait fréquemment, naguère, un *afilhado* (filleul) du patron, lequel était promu *padrinho* (parrain) de la descendance de ses seringueiros qu'il honorait de sa co-paternité (*compadre*). A la première génération, les "clients" eux-même étaient invités à concevoir leur soumission personnelle comme l'effet d'une obligation d'ordre filial (Roberto Araujo: p.9-11).

L'ensemble du dispositif des forces sociales et du système d'obligations, acquiert ainsi une signification à la fois plus positive, accessible et universelle, en s'exprimant dans le langage de la parenté qui lui est

formellement adéquat. Le patron, qui peut prendre aux yeux de ses dépendants la figure d'un être sévère mais juste, revêt l'habit de sa posture sociologique: celle d'un chef de famille. Les seringueiros ne se contentent plus d'être des "clients", faux-partenaires d'un marché fictif, ils deviennent des "affiliés", faux-enfants d'une famille non moins fictive, reconstituée autour de la figure du patron-padrinho. L'usage second ainsi fait de l'idéologie de la parenté, semble pouvoir être qualifié de la façon la plus appropriée par le terme de paternalisme.

L'extorsion, qui demeure pourtant le principe moteur de la totalité de l'édifice social et de son fonctionnement, semble plus profondément enfouie que jamais dans une lointaine région opaque de la mémoire collective.

L'expression de K. Marx, "soumission formelle du travail au capital" signifie que l'appropriation du surtravail est sans effet sur le procès de travail lui-même. Tout se noue dans le rapport au marché, d'où la très grande souplesse de cette modalité d'accumulation. Elle s'exerce indépendamment de la nature des activités productives concernées: outre le caoutchouc, toutes les activités de cueillettes forestières, les chasseurs de peaux de naguère, certains garimpos, certains types de travaux sur les fazendas etc. lui sont soumises, ou lui ont été jadis soumises à des degrés divers. Elle s'exerce aussi indépendamment de l'organisation de la vie sociale de populations ponctionnées. Il suffisait parfois d'attendre aux portes du marché, que les populations indigènes viennent d'elles-mêmes solliciter l'avantage de se soumettre "formellement au capital marchand" (12).

12 Les Indiens Kashinawa des rives du Jordão ont été mis au travail sur les sentiers d'hévéas, et asservis aux Comptes d'un patron dans des conditions qui offrent un exemple spectaculaire d'incorporation à l'institution paternaliste: ils sont tous, à des degrés divers, "fils", "petit-fils" ou "parents" du patron-fondateur du seringal, Felizardo Cequeira. Il est vrai que F. Cequeira jouissait en outre des services sexuels de plusieurs femmes Indiennes qui lui ont assuré une descendance pléthorique. Les plus anciens ont gardé sur le bras le tatouage "F.C." qui marquait leur appartenance, Terri (1977: 91).

Certains Jaminawa (rio Iaco) ont déposé les armes auprès du chef caucho Dodo Meirelles pour, disaient-ils, avoir accès aux biens des Blancs. Les Kulina du Haut-Envira se lièrent au seringal California dans les années 1920 (?), où ils furent utilisés aux divers travaux de

Mais l'épanouissement social et institutionnel du lien d'extorsion n'est peut-être pas aussi aveugle à son propre principe, que pourrait le laisser supposer le modèle qui vient d'en être proposé. On a le sentiment en effet que, dans ce type de dispositif social, la pensée sinon les images sociales, demeurent dans un rapport d'extériorité à leur objet plus grand que dans les situations de "soumission réelle": les "clients" ne perdent jamais tout-à-fait la notion de leur extorsion. Ils s'expriment souvent en effet comme s'ils jouissaient - ou souffraient - d'une sorte de double-vue qui préserverait, à côté et en dépit de la captivation de l'image de la dette, la perception latente, informulable mais présente, de la vérité de leur condition. Cette hypothèse mériterait d'être mise à l'épreuve des faits, car une telle imperfection du dispositif social pourrait expliquer que le recours à la violence y revête le caractère d'une exigence structurelle...

portage, d'entretien ou de construction sur le seringal, tandis qu'un petit nombre se spécialisait dans la chasse aux Indiens "brabos" au service du patron qui les rétribuait en armes (ils rapportaient en gage les oreilles de leurs victimes). Voir José Carlos Meirelles (1991: 1).

Il n'y a pas d'hévéa sur les rives du Haut-Amonia où vivent les Asheninka (Campa), mais ceux-ci ont tout de même été asservis jusqu'à une date récente aux Comptes d'un patron forestier, pour l'abattage et le débitage des bois précieux à la hache: quelques kilogrammes de sel suffisaient à rétribuer plusieurs mois de travail lourd.

Les Jaminawa-Arara du Bagé récoltent aujourd'hui encore le caoutchouc, sur les sentiers d'hévéa de l'Aire Indigène qui leur est aujourd'hui réservée. Comme souvent semble-t-il, un homme (ou un groupe d'hommes) est parvenu, à la faveur de la création de l'Aire Indigène, à se faire reconnaître comme interlocuteur des institutions et bailleurs de fonds extérieurs (ONG nationales et internationales, Eglises variées, ou diverses "agences" de l'Etat selon le cas), face auxquels il s'exprime au nom de sa population. Il est remarquable que le comportement de ces hommes semble identique à celui des patrons auxquels ils étaient naguère assujettis, sur deux points socialement stratégiques: ils tendent à s'appropriier les moyens de circulation des biens (en particulier les moteurs de popa: moteurs diesel hors-bord à axe horizontal, indispensables pour la navigation sur les rapides ou les hauts-fonds des hauts-fleuves), et président à la formation des prix au sein du marché captif qu'ils ont recomposés autour de leur personne.

ANNEXE

Commentaire sur le sens du mouvement seringueiro

De nos jours, le profit susceptible d'être dégagé par un patron est très faible ; il s'est réduit avec l'écart entre le prix des biens indispensables à l'entretien de la force et des moyens du travail, et le prix de la production moyenne de caoutchouc d'un seringueiro. Les raisons en sont bien connues, on ne s'y arrêtera pas : les biens sont chers, et le prix du caoutchouc dérisoire. La situation n'est pas nouvelle et, les marges de profit s'amenuisant, de nombreux patrons "historiques", pionniers des haut-fleuves, sont partis depuis longtemps se reconvertir ailleurs. Ils ont vendu le seringal ou en ont abandonné la gestion à des gérants qui leur remettent une rente annuelle. Les nouveaux patrons ne sont guère hantés par l'esprit de conquête de leurs aînés, ils n'ont pas toujours le désir, ni les moyens, d'assumer tous les attributs de leur position : l'institution du parrainage patronal, par exemple, n'est plus très fréquente (son épanouissement fonctionnel suppose, outre le projet de l'instituer, l'existence une "clientèle" stable). Mais peu importe, qu'il soit gérant ou propriétaire, que ses "clients" constituent une équipe ancienne ou au contraire récente et changeante, le patron préserve, là où il est, la substance de sa fonction : il maintient tant bien que mal son monopole sur l'accès au marché, et demeure dépositaire du Livre de Compte et de la dette à laquelle tous ses seringueiros sont, aujourd'hui comme hier, asservis.

La grande majorité des seringueiros travaille encore dans l'orbite d'une autorité patronale (hors des réserves d'extraction). Sur l'Envira, où l'on compte vingt huit seringais, sept d'entre eux ont été abandonnés aux anciens "clients", qui traitent aujourd'hui directement avec le regatão. Dans le bassin du Tarauaca, où l'on dénombre cinquante huit seringais (sans compter les Kashinawa du Jordão), quatre seulement sont livrés à eux-mêmes... ou plutôt à la convoitise (forcément modeste), du regatão. Ces quatre anciens seringais abritent peut-être une quinzaine de colocações, contre cinq cent environ réparties dans les cinquante quatre autres seringais demeurés sous l'autorité marchande d'un patron.

Les petits marreteiros locaux ne se hasardent pas à débaucher trop ostensiblement les "clientèles" patronales, de même que les barraqueiros du Haut-Envira cèdent aux patrons la farinha qu'ils n'osent pas vendre directement aux seringueiros voisins. Mais l'exclusivité marchande des patrons est tout de même, et de plus en plus ouvertement, rongée par les regatoes venus des bourgs. Ceux-ci parviennent, sur les rives des haut-fleuves aisément

navigables, à pourvoir les seringueiros en marchandises, et à leur acheter le caoutchouc, à des conditions plus avantageuses qu'au magasin du patron. Celui-ci n'est plus, comme naguère, le maître incontesté du fleuve, il n'a plus les moyens d'interdire ces négoce (cette ouverture marchande est datée par les seringueiros des rives de l'Amônia par exemple, comme on l'a vu, du milieu des années 1980, elle est plus ancienne à proximité des bourgs). Le patron qui prétend verrouiller la concurrence ne s'oppose plus directement au regatão, il se retourne contre ses "clients", comme sur les rives de l'Envira où l'un d'entre eux s'est emparé brutalement des assiettes et menus objets domestiques de ses "clients", acquis auprès du regatão, en guise de paiement forcé de la dette... Non loin des bourgs, on peut néanmoins voir certains seringueiros, très minoritaires il est vrai, s'efforcer grâce à cette relative ouverture marchande de diversifier leurs activités en tentant d'acheter une vache, par exemple, au bout de plusieurs années.

Le Syndicat des Travailleurs Ruraux, par la nature de ses interventions passées et son existence, a modifié également le rapport des forces entre patrons et "clients" sur les seringais. Sa contribution majeure est peut-être d'autoriser une dépersonnalisation du lien entre patron et "client": il est décisif de pouvoir référer un différend au syndicat, qui intervient au nom du plaignant sans que celui-ci s'adresse personnellement à son patron (souvent à propos du paiement du loyer de sentier). Quelques-uns parviennent à contourner ainsi le handicap que constitue, face aux injonctions patronales, leur condition d'analphabètes obligés. Mais là encore la situation n'est pas généralisable, le recours au syndicat est par lui-même une démarche de rupture que tous les seringueiros, loin s'en faut, ne peuvent se résoudre à engager. Beaucoup payent le loyer de sentier sans en discuter le montant ni le principe. Un seringueiro particulièrement productif du Haut-Tarauaca, s'occupant simultanément de trois sentiers d'hévéas, payait son loyer l'année dernière (1990) en remettant gratuitement à son patron 120 kilogrammes de caoutchouc, soit un dixième de sa production. On entend parfois, lors de la diffusion des communications personnelles de Radio Verde Floresta de Cruzeiro do Sul, le message d'un patron menaçant tel de ses "clients" d'expulsion s'il persévère dans son refus de payer sa rente de sentier...

Bref, l'autorité des patrons est plus fragile, mais elle est vivante. La situation devrait être nuancée en raison de rapports de forces changeants, internes à chaque seringal, que seule une enquête systématique permettrait d'évaluer avec précision. On constate cependant, logiquement, que la domination se maintient d'autant plus aisément qu'elle s'exerce à l'écart des bourgs, là où le monopole des moyens de la circulation des biens se trouve consolidé par les conditions géographiques qui en favorisent l'exercice ; là où les "clients" ont, pour les mêmes

raisons, moins de possibilités d'établir les liens urbains indépendants qui leur permettraient de concevoir un nouveau projet de vie. L'étroitesse des marges de profit a peut-être modifié l'origine sociale du recrutement des patrons, mais elle ne les a pas découragés. Ceux-ci tendent naturellement à faire peser le poids de leurs difficultés sur les épaules de leurs "clients", qui sont depuis une dizaine d'années plus profondément démunis, disent-ils, qu'ils ne l'ont jamais été. Ils ne sont pas simplement victimes de la faiblesse des cours du caoutchouc: ils éprouvent conjointement les effets de l'autre dette - internationale - qui touche l'ensemble du Brésil.

L'oppression du patron demeure, à peine ébranlée, tandis que celui-ci n'est plus toujours en mesure de garantir à ses "clients", comme jadis, la disposition du minimum de biens manufacturés qui les préservent de basculer dans la misère. Beaucoup de seringueiros, ou leurs enfants, sont donc partis tenter leur chance au bourg, ce qui explique le grand nombre de colocações vides, abandonnées sur les berges des haut-fleuves: aucun candidat "client" ne se présente pour y exploiter les sentiers d'hévéas livrés aux friches. Dans le cas, extrême, de l'immense seringal Alagoás (le plus grand des rives de l'Envira), une trentaine de colocações seulement sont actuellement occupées, sur les cinq-cent ouvertes lors sa fondation, les autres sont vides. Sur le seringal América, on compte douze colocações occupées sur vingt-deux, sur le seringal Universo, environ trente sur cinquante etc.

Ceux qui restent en forêt demeurent, pour les raisons évoquées dans la première partie, radicalement et organiquement exclus du reste du monde; l'analphabétisme avoisine les 100% (n'étaient ceux qui ont appris à "dessiner leur nom"). Alors la ville attire et effraie en même temps. Elle est le lieu de l'accès indépendant aux marchandises et de la circulation de l'argent; elle est par là, si l'on y trouve un emploi, le lieu d'une autonomie sociale et matérielle désirée avec force. Mais les "clients" mesurent - et exagèrent parfois - leur vulnérabilité d'"hommes des bois" analphabètes, dans une ville perçue aussi comme un endroit sans travail, le repaire de grands requins prompts aux escroqueries, le foyer d'une misère de la honte où - ils l'ont entendu à la radio - les femmes et les enfants se prostituent, les hommes volent et tuent pour subsister, et les familles bâtissent pour y dormir des maisons en carton... En regard de ce monde (LE monde) fascinant mais hostile, face auquel les seringueiros se savent mal pourvus (tout ceux qui en proviennent les en persuadent: ONG nationales et étrangères, diverses agences de l'Etat, négociants, divers curés, instituteurs, chercheurs ou développeurs en visite sur les haut-fleuves), le seringal et la forêt peuvent représenter encore une relative sécurité. Surtout si le "client" occupe une colocação sur un site "bom de rancho" (poissoneux et giboyeux) où le manioc croît à profusion, et s'il a la chance d'être asservi à la dette

d'un "bon patron". En cas d'échec à la ville, le seringal joue le rôle d'une sorte de base de repli, pauvre mais à tout prendre honorable, en attendant des jours meilleurs.

Les patrons bénéficient de l'incapacité de la ville à absorber le flot des migrants venus de la forêt. Ce mur du chômage urbain contribue, avec les incontestables ressources alimentaires de la forêt, à fixer ou à ramener dans le giron de leurs marchés captifs une partie des "clients", candidats à l'émigration. Le mouvement migratoire s'en trouve ralenti, mais non tari: même ainsi, le solde demeure négatif pour les haut-fleuves.

Une situation analogue devait prévaloir à Xapuri, dans les années 1970, à l'arrivée des fazendeiros "paulistas" venus du sud avec l'ouverture de la route BR 364 (la pression du marché sur les marges de profit était toutefois sensiblement moins forte à l'époque). La spéculation foncière fut effrénée, beaucoup de propriétaires de seringais ont naturellement tenté de tirer le meilleur parti de la vente de leur domaine, tandis que d'autres entreprenaient leur propre recyclage, en transformant chez eux, pour leur compte, la forêt en pâturage. Une importante superficie de forêt fut ainsi rasée et transformée en pâturage, avec pour conséquence, dans tous les cas, l'expulsion des occupants des seringais condamnés. Les anciens seringueiros s'agglutinaient avec leur famille dans les faubourgs de Rio Branco ou bien, pour la plupart, se transformaient en simples peoes, mobilisables et corvéables pour les lourdes tâches des défrichements régionaux. Beaucoup de seringueiros ont éprouvé ce nouveau destin - mendier le travail à la porte des fazendas - comme un déclassement douloureux. L'évènement fut d'autant plus consternant peut-être, qu'il survenait à un moment où l'autorité patronale était déjà affaiblie, tandis que les marges de profit n'étaient pas si réduites: certains pouvaient entretenir l'illusion que l'exploitation du caoutchouc nourrisse un jour décentement leur famille émancipée du cativoiro: la tutelle patronale...

Il y eut donc le mouvement seringueiro. Celui-ci fut dirigé d'abord dans un cadre syndical, avec le courage que l'on sait, par Wilson Pinheiro puis Chico Mendès. L'histoire du mouvement et de ses empates locaux est bien connue, et je ne m'y arrêterai pas ici. En revanche, son développement spectaculaire dans les années 1980 et jusqu'à nos jours suscite un certain nombre d'interrogations quant à l'interprétation qu'en ont progressivement formulé ses propres dirigeants. Certains d'entre eux semblent en effet se méprendre sur le sens de la mobilisation et du soutien de ceux-là mêmes au nom desquels ils parlent et militent avec dévouement. Pourquoi? D'où procède cette méprise et quelle en est la signification?

Il convient de souligner en premier lieu que le mouvement seringueiro ne s'est pas nourri du conflit qui

opposent les "clients" à leurs patrons. Quel que soit le poids de l'oppression qui pesait sur les "clients", et l'ampleur de l'extorsion dont ils étaient victimes, l'une et l'autre s'exerçaient dans le cadre de relations de dépendance personnelle qui préservaient au moins la fiction d'une reconnaissance de leur personne. C'est l'arrivée des "paulistas" et l'expulsion subséquente des "clients", qui a revêtu un caractère traumatique, dans la mesure où elle a conduit certains patrons à jeter le masque et à agir exactement comme si leurs "clients" n'existaient pas. Ces derniers ont éprouvé le sentiment d'être "vendus" avec les meubles, au moment même où l'affaiblissement de l'autorité patronale et les ouvertures timides du marché laissaient entrevoir la possibilité d'un destin meilleur sur le seringal. La révolte devant l'indignité qui leur était infligée s'exprime dans la plupart des témoignages, et Chico Mendès s'en est fait souvent l'écho. Les patrons en furent les exécuteurs plus encore que les complices, révélant du même coup la vanité, subitement scandaleuse, de l'édifice paternaliste. Le mouvement est donc né d'abord, comme peut-être tous les mouvements sociaux, d'une exigence de dignité.

Des patrons avaient basculé sans équivoque du côté des forces hostiles, et le Syndicat de Xapuri est parvenu à fédérer, d'un seringal à l'autre, parmi les "clientèles" inquiètes et menacées d'expulsion, les hommes qui refusaient le destin errant, à leurs yeux déchu, des peoes. Il leur a assigné un objectif simple et solide: défendre leur *colocaçào*, leur maison et les sentiers d'hévéas - et donc la forêt qui va avec - comme tout honnête homme le ferait du gagne-pain de sa famille. Le Syndicat s'exprimait alors au plus près des préoccupations des seringueiros bouleversés, dont il pouvait prétendre incarner la conscience commune. Il y eut des actions violentes mais, et ceci est encore au crédit de Chico Mendès, le mouvement parvint à la contrôler en dépit de la sauvagerie de certains de ses adversaires, et des conséquences de l'Etat.

Parallèlement, par le plus strict hasard de la chronologie, la sensibilité écologique s'enracinait durablement, d'élection en élection, dans la vie politique occidentale. Elle commençait à produire indirectement ses effets, amplifiés plus tard par la catastrophe de Tchernobyl, dans ce qu'il est convenu d'appeler au Brésil l'"opinion internationale", à savoir: les chroniques des organes de presse prestigieux américains, et l'argumentaire des grands organismes financiers internationaux. La dévastation de millions d'hectares de forêt tropicale, dans le sillage des routes ouvertes par la dictature en Amazonie, a commencé d'émouvoir les spécialistes, et bientôt les lecteurs de journaux et téléspectateurs occidentaux. Les discours énoncés à cette occasion ne furent pas dénués d'ambiguïtés démagogiques, et de niaiseries un peu consternantes - c'est la loi des grands médias. La gravité des enjeux n'en fonde pas moins la légitimité de la mobilisation des scientifiques et écologistes internationaux

dont les campagnes relayées par les politiques, répondent à une incontestable et impérieuse nécessité universelle.

Pour ce qui nous préoccupe néanmoins, il suffit de constater que les mobiles du mouvement écologiste occidental, conscience industrielle par définition, sont totalement étrangers à ceux des *seringueiros*. Un seul fil, en lui-même ténu, établit une liaison virtuelle entre les deux mouvements sociaux: pour des raisons de dignité vitale qui leur appartiennent, étrangères à toute préoccupation écologiste, les *seringueiros* ont entrepris de défendre leur instrument de travail, lequel n'est pas dissociable de son environnement forestier; ce même environnement forestier dont le destin provoque des sueurs froides aux écologistes des banlieues de Francfort et Düsseldorf, aux biologistes des laboratoires universitaires de Chicago et San Francisco.

Un champ nouveau s'offrait ainsi, comme vierge, à l'exercice de l'imagination idéologique d'un certain nombre de personnalités de l'intelligentsia brésilienne et occidentale, qui allait s'avérer fécond. Celles-ci disposaient en effet, outre leur bonne volonté, leur savoir et capacités de formalisation intellectuelle, des réseaux académiques et institutionnels internationaux qui faisaient défaut aux militants syndicaux de l'Acre. Leur intervention fut à la fois acceptée et requise, pour donner quelque substance au lien fragile qui relie *seringueiros* et écologistes, puisque le choix stratégique d'une telle alliance fut en effet arrêté: le mouvement *seringueiro* nouerait avec les écologistes des relations qui renforceraient sa puissance et son audience. Tous ne défendent-ils pas "la Forêt" contre les déprédations des envahisseurs? Les raisons respectives des uns et des autres étaient distinctes mais peu importe: Chico Mendès sut reformuler et adapter son discours en fonction des exigences successives de l'édification du dispositif national et international permettant d'actualiser l'alliance (13). Il

13 Chico Mendès affirmait qu'"une des raisons de créer le Conseil National des Seringueiros était de faire reconnaître les *seringueiros* en tant que groupe particulier de travailleurs luttant pour un objectif très important: la défense de la forêt amazonienne. L'idée a connu un grand succès" (1990: 61). Certes, auprès des "principaux autouts [du mouvement, qui] sont le lobby international en faveur de l'environnement et la presse internationale. [Chico Mendès] regrette de dire que [le mouvement a] reçu davantage de soutien de l'étranger que du peuple brésilien" (p.66). Constatant que "le fait que les gens ne comprenaient pas vraiment leur situation [a] posé des tas de problèmes" (p.47), Chico Mendès remarque que "cela fait plus d'un siècle que les *seringueiros* sont établis dans cette région, sans école, sans rien, tout en étant soumis sans répit à un véritable lavage de cerveau de la part des [patrons]. Ce qui fait qu'ils ont tendance à conserver leur mentalité d'esclaves" (p.47-48). Ainsi, le *Projeto Seringueiro* organisé par le CNS vise-t-il à "encourager les travailleurs à s'identifier plus étroitement à la forêt, à la comprendre, à apprendre à mieux la connaître et à la

est ainsi parvenu, par le truchement des écologistes occidentaux, à faire entendre la voix des seringueiros jusqu'aux oreilles de la fameuse "opinion internationale", dont les vapeurs pèsent si lourd sur l'image que l'élite politique brésilienne se fait d'elle-même. L'éditorialiste du New York Times et le chroniqueur du Washington Post se sont émus. On en parlait dans les couloirs de l'UNESCO, dans les ascenseurs de la Banque Mondiale. Les Ambassades expédiaient des notes à l'Itamaraty, dont nombre de fonctionnaires ignoraient peut-être qu'il y eût encore des seringueiros en Amazonie... Le mouvement seringueiro avait-il gagné?

Les mobiles des écologistes, des intellectuels et des seringueiros étaient distincts, mais leur alliance a permis à ces derniers de conquérir un important succès. N'est-ce pas la finalité d'une alliance? Certains écologistes occidentaux ne comprenaient guère l'histoire et la condition sociale des seringueiros, mais ils ont trouvé auprès d'eux l'écho "populaire", la caution et le relais sociaux qui leur a toujours fait défaut dans le tiers-monde. Et pourquoi pas? Certains intellectuels nationaux ont assumé leur tâche légitime de mise en forme idéologique des mouvements sociaux, et réintroduit au passage leurs obsessions coutumières, messianiques et communitaristes. Pourquoi pas? Chico Mendès n'a-t-il pas cautionné lui-même, de son autorité, l'interprétation communitaro-écologiste de son mouvement? Les intellectuels concernés ont peut-être éprouvé le sentiment d'être ainsi parvenus, pour une fois, à éviter de confisquer l'expression publique des mouvements sociaux ruraux. Pourquoi pas?

La bonne foi des uns et des autres ne peut être surprise, et le résultat est impressionnant: le mouvement seringueiro est parvenu à contourner l'Etat et la nation Brésiliens eux-mêmes pour peser, de l'extérieur, sur son propre gouvernement, et à bouleverser par là en sa faveur de façon spectaculaire le rapport des forces locales où il se trouve engagé quotidiennement, face aux grands fazendeiros. Souvenons-nous: les consciences des seringueiros se sont insurgées, à l'arrivée des "paulistas", face au déni humiliant de leur existence sociale, à la clé duquel elles percevaient leur déchéance, presque dans l'instant où elles avaient nourri l'espoir d'une promotion. Au total les seringueiros revendiquaient les moyens de subsister chez eux, et au-delà (c'est ici la même chose) la réparation de l'indignité qui leur fut infligée: la reconnaissance de leur existence sociale. Cet enjeu de dignité a conféré à leur

défendre. C'est un processus fort lent, mais nous progressons" (p.48) - autrement dit, les seringueiros ne s'identifient guère à la forêt, la comprennent et la connaissent mal. Chico Mendès explique plus loin que "le CNS se bat pour obtenir de meilleures conditions de vie pour les seringueiros, afin qu'ils aient le sentiment que leur avenir est dans la forêt vierge" (p.91), ce qui montre également à quel point ce sentiment leur est étranger...

engagement collectif toute sa force et sa signification véritables. Il assignait d'ailleurs à leur mobilisation ce cachet d'"authenticité" populaire qui a séduit ceux qui les ont aidés. Ils semblent donc avoir conquis une victoire remarquable: leur existence fut reconnue "dans le monde entier", en sorte que les élites urbaines et les médias du Brésil elles-mêmes durent à leur tour se préoccuper de la situation sur les haut-fleuves. On commençait à écrire à leur propos des chansons à succès. Enfin, le gouvernement dut donner des gages à l'"opinion internationale": il signa les décrets légalisant la création de ces réserves d'extraction imaginées par les idéologues du mouvement, où les *seringueiros* devenaient des coopérativistes maîtres de leur *colocações*, où la loi les préservait de l'expulsion, où les patrons étaient contraints de vendre leurs domaines à l'Etat...

Ces acquis sont considérables et incontestables, le moindre n'étant pas cette reconnaissance internationale de l'existence des *seringueiros*. Le problème - car on sent bien qu'il y a un problème - n'est pas là. Il réside dans le fait que la spectaculaire reconnaissance publique de ces gens s'est fait au prix d'une *falsification du contenu social* de leur existence. Ils ont gagné, mais ils ont été dépossédés du sens de leur victoire: le Conseil National des *Seringueiros* de Chico Mendès est allé si loin en effet dans la soumission de son discours aux exigences de l'alliance, qu'il en est venu à l'identifier point par point à celui de ses alliés écologistes et intellectuels. Le mimétisme fut si complet qu'il révélait probablement, en creux, l'incapacité des *seringueiros* bouleversés à concevoir par eux-mêmes leur place et leur avenir dans la société brésilienne. En ce sens, les habitants des haut-fleuves furent à la fois le moteur et le prétexte d'une impressionnante manoeuvre idéologique où - nul machiavélisme dans cette affaire - chacun pouvait rivaliser de générosité. On doit ainsi admettre que ce ne sont pas exactement les *seringueiros* qui ont gagné. C'est une image d'eux-mêmes, qui ne leur appartient pas, qui fut victorieuse: une image forgée ailleurs que dans leur propre lutte, auprès des alliés que se sont donnés leurs dirigeants, et dans laquelle ils ne peuvent se reconnaître sans jouer la comédie.

Cette image, dont je force à peine le trait, est la suivante: les *seringueiros* victorieux sont des écologistes, savants connaisseurs des ineffables mystères de la Forêt qu'ils vénèrent, pourvus d'une spontanéité communautaire remarquable et dépourvus, en revanche, de ces désirs consuméristes méprisables qui sont le lot commun du reste de l'humanité. A ce titre, certains intellectuels n'hésitent pas à attribuer à leur lutte une portée universelle. Pourtant, chacun sait sur les haut-fleuves que les *seringueiros* n'hésiteraient pas, pour peu qu'ils en aient les moyens, l'intérêt et le droit, à débiter la forêt pour

la vendre (14). Leurs représentants expliquent alors qu'ils sont écologistes "inconsciemment", un peu comme les prolétaires de naguère étaient révolutionnaires sans le savoir. Ces représentants - cette "avant-garde" si l'on veut - gère aujourd'hui les affaires des réserves d'extraction. Ils sont rompus à l'usage d'un discours calqué sur celui de leurs interlocuteurs internationaux - leurs meilleurs garants face à l'Etat et à un environnement social encore hostile.

La falsification du contenu social de leur existence fut le prix de la victoire des "clients" menacés d'expulsion. Elle en valait la peine: cette image est certes moins lourde à porter que le joug patronal, elle vaut mieux que l'errance des peoes. Quoi qu'il en soit, les seringueiros doivent aujourd'hui compter avec elle: c'est une donnée nouvelle, objective, de leur condition contemporaine. En vertu de cette image en effet, s'édifient les nouvelles institutions qui leur font face, en particulier dans les réserves d'extraction (15).

14 Une récente recherche effectuée par Ronaldo Oliveira dans la région de Xapuri montre, outre l'indifférence écologique des seringueiros (sinon leurs déprédations, dans leur comportement d'agriculteurs, de chasseurs ou de pêcheurs, vis-à-vis des espèces menacées etc.), leur extériorité aux projets coopérativistes et syndicaux. Pour la plupart des personnes interrogées, le rôle du syndicat consiste avant tout à "aider les travailleurs en cas de problèmes, en particulier à l'occasion des défrichements", plutôt qu'à "promouvoir leur organisation et leur niveau de vie". Très peu ont la notion des objectifs sociaux stratégiques que se donne la coopérative, laquelle se réduit au lieu de l'accès aux marchandises et de la vente du caoutchouc. Ils ne participent pas ou peu aux réunions, et formulent de nombreuses critiques à son endroit: elle n'a pas assez de marchandises, pas d'argent pour acheter le caoutchouc, elle vend plus cher que dans le commerce local, fonctionne comme un marreteiro, la direction fournit des emplois à beaucoup de personnes qui ne sont pas seringueiros etc. Quant au Conseil National des Seringueiros, une seule personne, parmi le groupe de 9 familles auprès desquelles R. de Oliveira a enquêté, semble comprendre sa fonction et cherche à suivre son évolution (il s'agit du moniteur de l'école, membre de la direction du Syndicat et de la coopérative), les autres n'ont aucune idée de sa signification. Il en va de même à propos de la réserve d'extraction, chacun se félicitant néanmoins de la sécurité qu'elle apporte face aux fazendeiros.

15 Les seringueiros devront-ils devenir écologistes pour préserver l'alliance qui leur permet d'améliorer leur condition et de se faire entendre sur la scène publique brésilienne? Combien de "représentants" indigènes sont déjà contraints d'user ainsi des fantasmes de leurs interlocuteurs - quelle que soit la bonne volonté ou l'extravagance de ceux-ci - pour parvenir à leurs fins? Quel est le rôle respectif des intellectuels et de l'Etat dans ces étranges jeux d'ombres où semble se diluer, non sans malaise, toute responsabilité?

Les réserves de la vallée de l'Acre, où eurent lieu les principaux empates du mouvement seringueiro, ne sont donc pas à proprement parler le fruit de la mobilisation des "clientèles" expulsées, mais de la pression d'organismes internationaux, (exercée à l'invocation de ces empates) sur le gouvernement brésilien. La distinction est précieuse pour le sociologue. Les seringueiros de l'actuelle réserve du Haut-Jurua quant à eux, ne furent jamais confrontés aux expulsions, les fazendeiros étant inexistant dans leur région. Ainsi, si les anciens "clients" de Xapuri ont bénéficié des effets seconds de leurs propres empates, ceux du Haut-Jurua en ont éprouvé plus indirectement encore la portée.

Seule l'opposition sociale entre patrons et "clients" était en jeu sur la réserve d'extraction du Haut-Jurua. Lors de sa création, les seringueiros ont favorablement accueilli le départ de leurs anciens patrons, accompagné de l'abolition définitive de la rente de sentier et de garanties quant à la jouissance de leur *colocação*. Ils furent plus réservés cependant à l'égard du projet coopérativiste, présenté comme la solution du problème crucial de la commercialisation. La coopérative doit naturellement pratiquer, sur le site des anciens marchés captifs, la vérité des prix: chaque produit est vendu à son prix d'achat sur le marché, additionné d'un pourcentage correspondant aux frais du transport et aux salaires du personnel gérant le magasin. Elle parvient à offrir ainsi des biens à des prix plus avantageux que ceux des anciens patrons, tout en garantissant l'achat du caoutchouc au prix officiel. Toutefois, la différence des prix des biens vendus par la coopérative et les patrons n'est pas toujours considérable, compte tenu de l'étroitesse des marges commerciales qui s'imposent à tous: les contraintes du marché sur les patrons les conduisent en effet à afficher des prix proches de ceux que la coopérative doit respecter pour ne pas risquer la faillite.

Les responsables eurent la prudence de ne pas tenter d'imposer le monopole marchand de leur coopérative dans la réserve, en sorte que les marreteiros locaux et les regatoes en sillonnent régulièrement les rivières et igarapé. Ceux-ci vendent un peu plus cher, mais délivrent leur marchandise à domicile. La vente de la cachaça (eau de vie de canne), introuvable à la coopérative, leur garantit en outre une clientèle fidèle et substantielle. Des commerçants de Cruzeiro do Sul ont même été observés récemment dans la réserve, vendant des biens moins chers qu'aux comptoirs de la coopérative, et débauchant ainsi une partie de sa clientèle. Le départ des patrons et l'intervention de la coopérative semblent être ainsi parvenus à créer, à l'encontre peut-être des vœux des responsables de celle-ci, et en tous cas aux dépens de leurs comptes, une relative ouverture du marché sur les haut-fleuves. C'est un succès paradoxal mais tangible.

La plupart des seringueiros observent avec intérêt l'évolution d'une situation encore indéfinie, sans s'engager outre mesure. La coopérative fonctionne grâce l'aide financière, à fonds perdus, de la BNDS de Rio de Janeiro et des ONG, qui lui ont permis de constituer son stock ; elle est loin d'avoir assaini ses comptes. Mais plus profondément peut-être, la coopérative laisse intacte quant à l'essentiel la structure de commercialisation sur les haut-fleuve. Elle s'est substituée, comme entité marchande unique, à la collectivité des patrons expulsés. A l'image de ceux-ci, elle vend les biens provenant d'un marché lointain à ses clients dont elle achète la production. Rien ne fut tenté pour subvertir effectivement la logique du marché captif et favoriser la formation d'un véritable marché local: l'achat de la production locale n'est toujours pas dissociée de la vente des biens de consommation aux producteurs. Quel que soit le négociant, on achète toujours en échange de caoutchouc, que l'on paye encore souvent avec des marchandises, on demeure dans une économie de traite.

Tel membre du CNS est considéré par tous, du fait de son action courageuse depuis près de vingt ans, comme étant à l'origine des bouleversements sociaux locaux (ces militants furent tous l'objet, à un moment ou un autre, de menaces de mort). Il est également perçu à la tête de l'organisme qui gère la réserve comme entité territoriale, qui y attribue les cologações, et qui contrôle la coopérative à la charnière du marché ordinaire et d'un marché qui préserve sa structure captive: il occupe le lieu sociologique exact d'un patron (voir première partie). En ce sens, et bien malgré lui, la popularité importante et méritée dont il jouit n'est pas dénuée d'ambiguïtés. Il est spontanément désigné dans les conversations ordinaires des seringueiros comme le propriétaire de la réserve, et son image y est moins celle d'un représentant des "seringueiros en lutte" (ils n'existent pas), que d'un "bon patron". Un patron si puissant par ailleurs qu'il est parvenu à se substituer à tous les autres (16). Les efforts du CNS pour

16 Ces personnes polarisent ainsi, sur elles et malgré elles, un transfert collectif de l'image sociale du "bon patron" - jouissant ainsi d'un charisme qui excède la représentation qu'elles se font de leur propre histoire et position sociales. Lorsque les mêmes personnes énoncent et assument par ailleurs le discours spécifique qui en font les interlocuteurs de l'"opinion mondiale", elles se trouvent au coeur d'un dispositif imaginaire où la puissance des chocs narcissiques doit être malaisée à supporter: le discours auquel elles s'identifient (elles ne sont pas cyniques) et qui les place là où elles sont, leur interdit toute appréhension intelligible de leur condition.

Peut-être peut-on voir là un des mobiles qui a conduit une partie d'entre eux (une minorité du CNS) à accepter finalement une interprétation mystique de leur histoire. Leur adhésion au culte du Santo Daime leur permet de retrouver tous les signifiants majeurs de cette histoire (forêt sacralisée ; culte fondée par un ex-seringueiro

rompre l'isolement organique des seringueiros, et procéder à la création de services d'alphabétisation et de santé (jusqu'à présent malheureusement sans grands résultats), contribuent à cette "bonne" image - renforcée par des pratiques bienvenues et fort simples, telle la décision d'offrir gratuitement le transport fluvial sur les barges de la coopérative, tant qu'il y a de la place... D'autres jouissent probablement, auprès des Kashinawa du Jordão ou des populations d'autres réserves d'extraction, bien malgré eux également, d'une popularité dont le contenu sociologique est comparable.

La coopérative proclame exister au nom de ses clients, et s'abstenir à ce titre de dégager un profit (17), elle répond par là aux vœux communitaristes de ses inspireurs,

local ; usage d'un hallucinogène Indien ; Alliance des Peuples de la Forêt ; culture "acreana" anti-"paulista" etc.), et de les réordonner dans une cohérence qui de doit plus rien à la raison. Ce serait un effet insolite, aux marges d'un mouvement social qui a bénéficié de la participation remarquée de la communauté scientifique mondiale...

Quoi qu'il en soit, ces pratiques ont été accompagnées d'une révision de l'histoire locale, le Santo Daime étant présenté abusivement comme un culte pratiqué par les seringueiros. Ce bijou d'idéologie pure a conduit à présenter en bonne place, au Musée du Caoutchouc de Rio Branco, une série de vitrines abritant la panoplie complète du petit sectataire du Santo Daime. Certains écologistes de Frankfort et Rio de Janeiro y trouvèrent probablement matière supplémentaire à s'enthousiasmer pour la cause des "seringueiros". Cette vogue a favorisé également les voyages initiatiques de "militants" occidentaux avides d'ésotérisme lointain, désireux de boire la décoction magique en compagnie des Indiens (lesquels en font un usage totalement indifférent au Santo Daime).

Au-delà du pittoresque, ces allées et venues sur les fleuves favorisent malheureusement les rumeurs dangereuses répandues par les adversaires locaux du mouvement: ils racontent aux seringueiros, souvent crédules, que les "richesses" du CNS (barges, marchandises) proviennent du trafic de la cocaïne - laquelle, par ailleurs, circule de plus en plus dans la région.

17 Il est vrai que les patrons disaient la même chose... Des responsables ont même eu à répondre dans la presse locale d'une accusation de "paternalisme" (à propos de l'usage de l'aide à fonds perdus de la BNDS)... Il n'y a pas lieu de douter de la bonne foi de militants qui ont donné tant de gages du désintéressement de leur engagement personnel, en dépit des inévitables rumeurs. Mais il n'existe aucun mécanisme de contrôle démocratique réaliste permettant de garantir l'avenir. Les responsables sont désignés de fait par cooptation. Or la coopérative, et tous les postes liés à la gestion locale des affaires de la réserve constituent, comme on peut l'imaginer, un enjeu et un instrument de promotion sociale considérables aux yeux d'une petite minorité de seringueiros alphabétisés, mus par une ambition légitime. Cette situation favorise la formation de clans et entretien de sourdes rivalités dans l'ombre d'un chef protégé par son charisme.

mais elle prête ainsi à ses clients, là encore, une disposition communautaire qui leur est étrangère. La coopérative leur est aussi extérieure que la préoccupation écologiste, elle appartient à cette image que leurs représentants leur renvoient. Les seringueiros ne désirent pas demeurer hors du monde, ils ne méprisent pas les biens dont on jouit en ville, ils souffraient des effets du marché captif, mais ils ne désirent pas s'en reconstituer un autre tout neuf, qui serait juridiquement leur "propriété" et dont la gestion serait dévolue en leur nom à une micro-bureaucratie locale, même pétrie de bonnes intentions. Ils désirent, comme tout un chacun, avoir l'accès libre à un marché libre, aux biens de consommations commun à l'usage desquels ils mesurent une part non négligeable de leur dignité et de leur citoyenneté.

Mais les plus grandes difficultés sont encore à venir: l'ensemble du dispositif commercial, social et institutionnel des réserves d'extraction va être soumis à moyen termes aux effets d'une évolution qui rend presque dérisoire le présent commentaire - chacun le sait parmi les responsables, mais le thème est encore pudiquement tenu à l'écart des conversations courantes sur les haut-fleuves: *il n'y a pas d'avenir pour le caoutchouc en forêt*. Si les éléments d'analyse de la situation sociale dans la région sont exacts, il y a lieu d'être raisonnablement pessimiste sur le résultat de la course qui va s'engager: entre l'accélération du processus d'émigration consécutif à la faillite marchande du caoutchouc forestier, et l'introduction de nouvelles activités productives permettant de fixer les seringueiros à leur forêt, à quoi réfléchissent et s'emploient actuellement les responsables.

BIBLIOGRAPHIE

- Ans A.-M. d' *L'Amazonie péruvienne indigène*, Paris, 1982, 435 p.
- Araujo R. *Systèmes marchands et sociétés post-coloniales en amazonie brésilienne*, mimeo, 21 p. (non daté).
- CEDI "Peões e garimpeiros ; terra e trabalho no Araguaia", *Cadernos do CEDI n°11*, Rio de Janeiro, 1983, 58 p.
- Cunha E. da *A margem da historia*, Porto, 1946, 328 p.
- Darcy R. *Os Índios e a Civilização*, Petropolis, 1986 [1977], 509 p.
- Léna P. "L'Amazonie: une chance pour le petit paysan brésilien?", *Agriculture et payannerie en Amérique Latine*, Toulouse, 1990, p. 99-108.
- Mac Callum C. *Gender, personhood and social organization amongst the Kashinahua of western Amazônia*, dissertation de Ph.D., 1989, 444 p.
- Macêdo A. L. de *Relatorio de classificação e cubagem de madeira ; area indigena kampa do rio amônea*, Cruzeiro do Sul, 1987, mimeo, 6 p.
- Mauro B. de A. *Teses sobre o Conselho Nacional dos Seringueiros*, mimeo, 7 p. (non daté).
- Mauro B. de A. *As colocações como forma social, sistema tecnologico e unidade de recursos naturais*, mimeo, Unicamp-IEA, 10 p. (non daté).
- Mauro B. de A. *Seringais e Trabalho na Amazônia: o caso do Alto Jurua*, 29 p. (version préliminaire, non daté).
- Meirelles J.C. dos R. *A região do alto rio Envira*, mimeo, Feijo, 1991, 6 p.
- Mendès C. *Mon combat pour la forêt*, Paris 1990, 111 p.
- Reis, A.C.F. *O seringal e o seringueiro*, Documentario da vida rural n°5, Serviço de informação agricola, Min. da Agricultura, Rio de Janeiro 1953, 149 p.
- Ronaldo Oliveira L. *Extratativismo e meio ambiente ; conclusão de um pequeno estudo sobre a relação do seringueiro com o meio ambiente*, 1991, mimeo, 38 p.

Secretaria de Planejamento e coordenação, Anuario estatistico do Acre, Rio Branco, 1988.

Tastevin, C. "Le Haut Tarauaca", *La Géographie*, 45, 1926, p. 33-54, et 158-175.

Tastevin, C. "Le riozinho da Liberdade", *La Géographie*, 49, 1928.

Teixeira Gonçalves M.A. *Acre: historia e etnologia* Universidade Federal de Rio de Janeiro, mimeo, 1990.

Terri V. de A. *Os Indios Kashinawa, do "caboclo" ao "acreano"*, tese de Mestrado, Universidade de Brasilia, 1977, 111 p.

Velho O. G. *Capitalismo autoritario e campesinato*, Sao Paulo-Rio de Janeiro, 1974, 261 p.